

La Prière
Extrait des
Œuvres posthumes
(1809)

Louis-Claude de Saint-Martin



www.philosophe-inconnu.com

2004

LA PRIÈRE

Si la nature est comme l'initiation de toutes les vérités, la prière en est comme la consommation, parce qu'elle les renferme toutes en elle. Et pourquoi renferme-t-elle en elle toutes les religions ? C'est qu'elle imbibe notre âme de ce charme sacré, de ce magisme divin qui est la vie secrète de tous les êtres, de ce magisme qui explique la diversité des religions des hommes, et qui justifie même leurs transports pour les différentes clartés qui ravissent leur esprit, puisque ce magisme, qui n'est autre chose que l'admiration, nous le rencontrons partout où nous trouvons Dieu ; enfin de ce magisme qui nous fait traverser les dangers sans les voir, supporter les fatigues sans les sentir, qui verse la paix, j'allais dire presque le plaisir sur nos maux et sur notre mort même, en donnant dans ces cruels moments à notre être impérissable, des activités enchanteresses qui le portent à son terme comme par un indéfinissable prestige, et en lui déroband pour ainsi dire les périlleux sentiers que nous avons nécessairement à parcourir, et en lui montrant physiquement que tous nos mouvements et tous nos pas se faisant dans la carrière de la vie, notre mort elle-même doit nous offrir ce caractère ; n'être pour nous qu'une des *floraisons* de l'admiration, et de nous paraître que le sommet de cet édifice de la génération que nous devons bâtir pendant tout le cours de notre existence.

Mais quand est-ce que la prière atteint réellement ce terme sublime ? C'est lorsque nous parvenons à faire des prières qui prient elles-mêmes en nous et pour nous, et non pas de ces prières que nous sommes obligés d'étayer de tous les côtés, en les puisant dans des formules ou dans de puériles et scrupuleuses habitudes ; c'est quand nous sentons que Dieu n'habite que dans ses œuvres, comme font tous les êtres, et que ses œuvres étant esprit et vie, nous ne pouvons espérer qu'il habite en nous, qu'autant que nous serons devenus esprit et vie ; c'est-à-dire, qu'autant que chacune de nos facultés sera devenue une des œuvres de Dieu.

Hélas ! Les hommes sont loin d'être assez heureux pour s'élever à la hauteur de cette ineffable religion de la prière, ils ne s'élèvent pas même jusqu'à la hauteur de la religion de l'intelligence, et ils sont si livrés au sensible,

pour ne pas dire au matériel, que sans la religion des faits ou des prodiges, il est presque impossible d'avoir accès jusqu'à leur âme et de réveiller en eux le principe de la *vie* ; il faut même pour leur bien, commencer à les traiter en ennemis, avant de songer à les traiter en frères. Cependant, c'était le corps des frères qui devait faire l'œuvre. Où sont-ils, ceux qui ne demandent plus des miracles, comme il fut reproché aux Juifs, mais qui même ne se bornent point comme les Gentils, à chercher la sagesse de l'esprit, mais qui se plongent assez dans cet abîme immense de la prière, pour éprouver en effectivité que tout ce qui ne tient pas à cette active et vivante religion, n'est qu'un fantôme ? Où sont-ils, ceux qui reconnaissent combien le goût du *merveilleux* absorbe et cache pour nous les merveilles que nous pourrions rencontrer dans la prière ? Où sont-ils, ceux qui prennent la ferme résolution de demeurer dans le temple du Seigneur, jusqu'à ce qu'ils sentent que le temple du Seigneur vienne demeurer en eux ?

L'éternelle sagesse divine maintient toutes les productions de l'éternelle immensité dans leurs formes, dans leurs lois et dans leur vivante activité : l'air opère le même effet sur tous les êtres de la nature : car sans lui toutes les formes se dissoudraient ; la prière a la même destination et le même emploi par rapport à l'homme ; elle doit faire descendre son poids sur toutes les facultés qui composent notre existence et les maintenir dans tout leur jeu ; comme l'universelle puissance pèse sans cesse sur tous les êtres et les presse de manifester la vie qu'ils ont en eux.

Cette sagesse éternelle est l'air que Dieu respire ; elle est une dans ses mesures : ce qui fait que la forme de Dieu est éternelle : elle n'a rien à combattre ni aucuns travaux à supporter, comme cette sagesse temporelle dont nous avons besoin pendant notre voyage dans les régions mixtes. Voilà le modèle de notre prière qui n'obtient rien, si elle n'a pas acquis ce caractère d'unité active qui la porte au-dessus du temps et la rend comme le canal naturel des merveilles de l'éternité : car c'est elle qui, en pressant ainsi tous nos canaux spirituels, les épure de toute leur corruption et les met en état de recevoir tous les trésors qu'ils doivent nous transmettre.

Lorsque nous disons dans le *Pater*, *que votre nom soit sanctifié*, nous ne faisons qu'invoquer l'accomplis-

sement de cette loi. L'âme est le nom de Dieu : or, si nous obtenons que le nom de Dieu soit sanctifié en nous, dès l'instant le canal des merveilles de l'éternité s'ouvre pour nous, et ces merveilles peuvent se répandre non seulement sur nous, mais encore sur toute l'immensité qui nous environne. Car c'est en nous unissant avec tous les élus de Dieu, tous les patriarches de Dieu, tous les apôtres de Dieu, que nous pouvons dire *notre Père* dans le sens le plus sublime, parce que par là nous sommes leurs frères, et nous participons à toutes leurs œuvres. Ces merveilles ne s'arrêtent plus, dès qu'elles se sont une fois ouvert l'accès en nous, et parce que nous sommes alors initiés au mouvement divin, à ce mouvement qui ne s'interrompt jamais, parce qu'il est le fils du désir et que le désir est la racine de l'éternité. Or, ce mouvement divin en nous ne se trouve que dans le repos absolu de notre être, et par la cessation de toutes les tempêtes où nous vivons dans la région du temps. Oh ! combien serait grand, redoutable et superbe un homme qui n'aurait pas résumé le péché ! Il n'y a pas de forces, de lumières et de vertus qui ne se trouvassent en lui. Mais quelle douleur pour l'homme de sentir qu'il ne peut espérer de prier à son aise et en pleine liberté, qu'autant que l'univers entier sera dissous ; de sentir que tout ce qui l'environne, tout ce qui l'approche, tout ce qui le constitue aujourd'hui est un obstacle à la prière.

Aussi que l'homme s'étudie, avant de proférer la prière du Centénier : *Dites seulement une parole, etc.* Car malheur à cet homme si cette parole se disait avant qu'il fût prêt à l'entendre ! elle ne se prononcerait que pour l'effrayer et pour le perdre. Qui est-ce qui est en état d'écouter et d'entendre retentir à son oreille la parole du Seigneur ?

Voici ce qu'elle doit être la parole du Seigneur, pour celui dont la prière a pris possession. Il la rencontre partout cette parole : il la rencontre à toutes les heures cette parole, parce que comme il n'y a point de temps pour l'esprit, il n'y a point non plus de lieu pour l'esprit. Le temps et l'espace ne sont-ils pas proportionnels ?

Terre, arrête-toi ; cieux, suspendez votre voix, et toi, prince des ténèbres, éloigne-toi et précipite-toi dans tes abîmes. Car un homme va prier, et il va prier jusqu'à ce qu'il se sente arrivé à cette région où l'homme est

perpétuellement tourmenté par la poursuite et l'importunité de la prière et de la parole.

Nous ne devrions faire à Dieu que des prières de remerciement et ne jamais lui rien demander : car il donne toujours, et ne donne que ce qui est toujours parfait et toujours excellent. Il donne des abondances de délices et de faveurs dans le temps même que nous sentons par nos souillures ne mériter que des punitions, et ne devoir attendre que des supplices.

Les malheureux hommes savent cela, et ils ne cessent de faire mourir Dieu ; c'est-à-dire de l'empêcher de percer en eux, et par là de se manifester hors d'eux. Car si notre bonheur est de connaître Dieu, le bonheur de Dieu est d'être connu, et tout ce qui s'oppose à ce bonheur est une mort pour lui. Pleurons, pleurons sur les péchés des hommes et sur les nôtres. Faisons en sorte de sentir combien Dieu nous aime, et pour l'engager à nous faire sentir combien il nous aime, promettons-lui que nous travaillerons à le manifester, et ne nous donnons point de repos que nous ne lui ayons tenu parole.

Allons même dans notre pénitence et dans le sentiment de notre ingratitude envers lui, jusqu'à nous dévouer, sans regret, et même avec plaisir, aux souffrances, aux dangers, aux craintes de tous les genres ; c'est-à-dire soumettons-nous avec délice aux châtiments et aux punitions que nous avons tous si justement mérités. Châtie-moi, Seigneur, parce qu'alors tu seras près de moi. Car la principale prière que nous devrions faire, et la principale œuvre à laquelle nous devrions travailler, serait de demander à Dieu la passion exclusive de le chercher, de le trouver, d'être uni à lui et de ne pas nous permettre un mouvement qui ne dérivât de cette passion-là, puisque cette voie nous amènerait à être véritablement l'image et la ressemblance de Dieu, en ce que nous ne ferions plus rien, nous n'aurions plus une seule pensée, une seule floraison en nous, qui ne fût précédée et ne sortît directement de la sainte parole intérieure et divine, comme rien n'existe dans tous les univers des esprits et des mondes qui ne soit continuellement précédé de l'éternelle et universelle parole génératrice et créatrice de toutes choses. L'amour s'est fait notre frère ; disons-lui : descends dans mon cœur, comme un médecin habile et expérimenté, et prononce sur le traitement qui convient à mes plaies ;

quelqu'amer, quelque douloureux qu'il soit, je m'y soumettrai avec joie, puisque c'est le seul moyen que j'aie pour recouvrer la santé. Je serai tranquille entre tes mains, puisque tu me précéderas dans mon supplice ; je serai tranquille entre tes mains, parce que tu m'aimes ; je serai tranquille entre tes mains, parce que tu es puissant, et que tous les maux, tous les dangers, tous les ennemis s'anéantiront pour moi à ta seule présence.

Mais ce n'est point assez de demander à Dieu de descendre dans nous, nous n'avons rien fait s'il n'y reste pas, et voilà le plus grand malheur dont les hommes sont journellement les victimes : car Dieu descend journellement en eux ; mais journellement ils l'en laissent ressortir, ou plutôt ils le font ressortir eux-mêmes et semblent pour ainsi dire ne pas s'en apercevoir.

Hommes, ranimez vos espérances, rappelez-vous que Dieu s'est fait organe en votre place, (comme il se voit dans la 7^e religion ou les traditions) ; rappelez à Dieu sa propre parole par laquelle il a dit qu'il se faisait organe à votre place : dites-lui que ses paroles ne peuvent point passer et importunez-le jusqu'à ce que vous sentiez qu'il se soit réellement fait organe pour vous dans toutes vos facultés ; c'est alors que vos joies, votre paix et votre triomphe seront assurés ; et ne vous a-t-il pas dit : heureux celui qui persévéra jusqu'à la fin ! Or, avant d'appliquer ce passage à la fin universelle des choses, ne devez-vous pas l'appliquer d'abord à la fin de chacune de vos œuvres spirituelles-particulières que vous ne devriez jamais abandonner que vous ne les eussiez portées par votre persévérance jusqu'à cette fin, ou à ce divin résultat qui seul peut vous payer de vos travaux et vous dédommager de vos peines au centuple.

Demandez donc sans cesse à ce Dieu qu'il se crée lui-même en vous, en miséricorde, en force, en amour, en charité, en résignation, en confiance, en douceur, enfin en toute la nature primitive de notre être : car telle devait être la manifestation et l'activité continuelle de notre substance divine ; demandez-lui toutes ces faveurs-là, dussiez-vous être tourmenté comme lui de l'impatience de la justice, de cette impatience dont il nourrit l'âme du prophète et fait que l'âme du prophète est une mer agitée et grosse, qui ne peut avoir aucun repos.

Comment l'âme du prophète ne serait-elle pas tourmentée de l'impatience de la justice ? Il sent que le réel, le saint, le vrai sont, qu'ils sont là, qu'ils y sont toujours, et que, cependant, il est détenu comme un esclave et comme un être dont on se joue au milieu du faux, de l'apparent et de l'illusoire.

Mais voici les progressions diverses de l'homme selon les divers degrés où il est placé, soit par sa faute, soit par ordre. L'homme qui aime le péché craint tout et répugne à toutes les souffrances ; l'homme qui hait le péché ne redoute aucune de ces souffrances ; l'homme qui fait pénitence de son péché les supporte avec résignation et même avec joie ; l'homme qui fait pénitence pour les péchés des autres et pour le grand crime désire ces mêmes souffrances avec ardeur et elles sont sa consolation ; l'homme du torrent ne connaît pas ces utiles progressions : son corps prend trop d'esprit pour que son esprit puisse prendre du corps.

La prière est une végétation, car elle n'est que le développement laborieux, progressif et continu de toutes les puissances et de toutes les propriétés divines-spirituelles et naturelles, temporelles, corporelles, glorieuses de l'homme, qui ont toutes été réservées et ensevelies par le péché.

Aussi tu ne pourras jamais connaître la prière de la pénitence, que tu n'aies parcouru le vaste champ de la nécessité du premier homme, de celle de la nature immortelle, spirituelle, pensante et parlante, de ton horrible privation qui te démontre si évidemment une punition, par conséquent une faute, et par conséquent une justice antérieure à toi ; tu ne pourras jamais connaître ta purification vive et réelle, que tu n'aies passé par cette pénitence ; tu ne pourras jamais connaître ta régénération qu'après avoir subi cette vive purification ou cette pénitence, qui, par tes pleurs, te produit le *Baptême de l'eau* qui lave toutes les souillures ; tu ne pourras jamais exercer les œuvres et les dons de l'esprit, que tu n'aies été réinstallé dans tes puissances par ta régénération ; tu ne pourras jamais enseigner, que tu n'aies passé par l'exercice de tes œuvres et des dons de l'esprit ; tu ne pourras jamais enseigner sûrement et utilement par écrit, que tu n'aies enseigné par les entretiens et les discours ; tu ne pourras jamais profiter de la lecture des *bons ouvrages*, que tu n'aies enseigné

toi-même par les entretiens et les discours ; tu ne pourras jamais trouver du repos à ton esprit, que tu ne sois rempli de la lecture des *bons ouvrages*. Cela t'indique quelle est l'immensité du domaine de la prière, et en même temps quelle est la grandeur du travail qu'elle t'impose ; car dans ce tableau, il n'y a pas un degré qui n'attende ton activité pour te rendre son fruit, afin que tu n'oublies pas que tu es un extrait vif d'une source vive, et qu'à son image tout doit naître de toi, pour que cela te compte et que cela te reste. Dieu est un roi qui entre toujours dans son royaume et qui n'en sort jamais. Il est pour l'âme humaine comme un époux tendre et attentif qui veille avec un soin continu, pour épargner à son épouse chérie non seulement les maux et les dangers, mais même la moindre fatigue.

Magnifique Dieu de ma vie, transforme tous les êtres qui composent le temps, qu'ils deviennent les lumières de ton temple éternel, qu'ils deviennent les organes de tes saints cantiques, et qu'ils disent tous ensemble, et sans jamais s'interrompre un instant : magnifique Dieu de ma vie, magnifique Dieu de ma vie, magnifique Dieu de ma vie, tout est en toi, tu es en tout, et rien ne se connaît, ne s'aime et n'est heureux que par ta vie et que dans la vie. Il n'y a que ton esprit de vie qui crée des esprits en nous, et qui nous remplit de ces êtres immortels et éternels. La loi de Moïse n'était qu'un reflet de ton esprit, aussi ne créait-elle en nous que des puissances passagères : c'est toi qui crées en nous une abondante immensité de tes puissances permanentes et la plénitude de tes esprits.

La prière est la principale religion de l'homme, parce que c'est elle qui relie notre cœur à notre esprit ; et ce n'est que parce que notre cœur et notre esprit ne sont pas liés que nous commettons tant d'imprudences, et que nous vivons au milieu de tant de ténèbres et de tant d'illusions. Quand, au contraire, notre esprit et notre cœur sont liés, Dieu s'unit naturellement à nous, puisqu'il nous a dit quand nous serions deux assemblés en son nom, il serait au milieu de nous, et alors nous pouvons dire, comme le réparateur : *mon Dieu, je sais que vous m'exaucez toujours*. Tout ce qui ne sort pas constamment de cette source est au rang des œuvres séparées et mortes ; et même les œuvres de l'esprit qui peuvent s'opérer par cette source en nous, comme étant son organe, ne nous paraissent pas comparables à cette

union ; mais le moyen d'être préservé de l'orgueil dans ces sortes d'œuvres est de nous tenir perpétuellement les yeux tournés vers cette source, parce qu'alors nous sentons que nous ne travaillons qu'à sa glorification, au lieu que quand nous puisons des œuvres de l'esprit dans des voies et dans des intentions externes, nous sentons que nous travaillons à notre propre glorification.

La prière relie notre esprit et notre cœur à Dieu, et quand elle a ouvert en nous le foyer divin, nous nous sentons réchauffés, animés et vivifiés par toutes les puissances divines ; toutes les bases de l'alliance se posent en nous, tous les patriarches, tous les prophètes du Seigneur, tous les apôtres font chacun leurs fonctions en nous ; ils ne font toutes ces fonctions en nous que parce que l'Esprit-Saint les fait lui-même en eux ; et toutes ces diverses fonctions s'opèrent en nous dans une liaison délicieuse et une harmonie qui nous peint la sainte fraternité de tous ces élus de Dieu, et leur zèle ardent et mutuel d'avancer en nous l'œuvre de Dieu ; ils ne nous présentent cette sainte harmonie que parce qu'ils sont eux-mêmes dirigés et influencés par l'harmonie de l'unité, etc.

J'ai dit et écrit que notre prière ne devrait être qu'une action de grâce continue, cela ne nous surprendrait point si nous réfléchissions à notre situation dans ce monde : nous devrions tous, en effet, composer notre prière, ou notre continue action de grâce, de la liste des grâces préservatrices que nous recevons. Chacun ne devrait s'occuper que de l'énumération des maux qu'il ne souffre pas, des tribulations qu'on lui sauve, des privations qu'on lui épargne. Chacun pourrait étendre infiniment le ps. 43 : car ce ne sont plus les miséricordes faites à nos pères que nous pourrions raconter comme le faisait le chantre juif, mais ce sont ces miséricordes qui nous ont été et qui nous sont faites journallement à nous-mêmes. Si chacun suivait cette voie, il sentirait bientôt la joie, la paix, la consolation ; et la main suprême et miséricordieuse irait jusqu'à le garantir même des maux considérables qui paraissent inévitables à notre nature, mais qui, cependant, ne nous arrivent guère que par nos fautes et nos imprudences. Mais pour en venir à ce point de sublimité où peut nous porter la prière, il faut l'acheter au prix des douleurs de l'enfantement ; c'est par là que le

souvenir nous reste du prix qu'il nous a coûté, et que ce trésor devient ainsi pour nous le prix de l'amour.

Nous apprenons même là un grand secret qui est que Dieu nous regarde quelquefois dans notre travail et dans les douleurs de notre prière, comme une mère regarde son enfant, lorsqu'il est en combat avec les puériles angoisses de son âge et avec les petits simulacres de dangers auxquels elle l'expose pour le former et lui faire développer ses forces. Dieu, comme cette mère, sait bien que son amour va couronner nos efforts, il se plaît même dans son amour à nous voir nous agiter ainsi dans la crainte de diminuer à nos yeux la valeur de ce trésor qui est notre seul bien ; il veut que nous le gagnions par nos sueurs, quoiqu'il soit bien déterminé à nous l'accorder, et cette victoire sur notre cœur est une douce conquête dont il se réjouit d'avance en secret ; c'est ainsi qu'au milieu de notre liberté même, nous ne sommes que les organes et l'exécution de ses divins desseins, dont les mobiles primitifs restent toujours cachés dans ses mains ou plutôt dans son cœur ; en même temps, c'est ainsi que nous sentons avec surprise, et au moment où nous nous y attendons le moins, combien ses plans sont doux et ses moyens remplis d'une sagesse toujours neuve et merveilleuse. Car sa divine industrie fait qu'il nous menace de maux apparents pour nous amener à la crainte et à la prière de supplication, et qu'il nous délivre continuellement de maux réels pour nous amener à l'amour et à la prière d'actions de grâce.

Les avantages de ce fils de l'amour, ou de ce feu vivant et animant qui doit finir par nous embraser, sont innombrables ; et le principal de ces avantages est de nous préserver des coups de l'ennemi dans tous les genres : car, lorsque le feu de l'amour est allumé dans tout notre être, l'ennemi a beau nous frapper, il ne frappe pas sur nous, il ne frappe plus que sur la colère qui est comme retranchée de nous, c'est-à-dire qu'il se frappe lui-même et s'inflige à lui-même sa propre punition.

Ce feu de l'amour arrête tellement les puissances de l'ennemi que les magiciens de Pharaon n'eurent plus la force d'imiter les prodiges de Moïse, depuis qu'à la demande du roi d'Égypte, il eut prié pour la cessation de la plaie des grenouilles (qui était la 3^e). En effet, qui est-ce qui peut te résister, homme, si tu as le bonheur de prier, jusqu'à ce que tu sentes ton feu d'amour ou ta

sainte éternité se mouvoir en toi ! N'oublie pas que non seulement tu dois être une opération de Dieu, mais que cette opération de Dieu doit être continuelle et de tous les instants. Oh Dieu ! Fais donc qu'à chaque acte de mes désirs, je fasse passer un peu de toi dans le monde_! Nous n'avons pas d'autre emploi que d'être pour ainsi dire les colporteurs de ce Dieu dans le monde, et les hommes le prouvent dans toutes les circonstances de leur vie ; c'est-à-dire qu'ils prouvent sans cesse qu'ils n'inventent rien : car lorsqu'ils racontent des faits de l'esprit, ils ne sont pour rien dans la certitude des faits qu'ils racontent ; lorsqu'ils comprennent des vérités intéressantes, leur intelligence n'est pour rien dans la justesse de ces vérités qu'ils comprennent, lors même qu'ils font des actions bonnes, humaines, généreuses, leur action n'est pour rien dans la sainteté et l'équité de la loi éternelle qui ordonne de pareilles actions. Ainsi la mémoire de l'homme n'est que le colporteur de la certitude des faits ; son intelligence n'est que le colporteur de la justice et de la loi qui est au-dessus de lui. Cependant, plus il emploie de ses facultés à ce commerce, plus il l'augmente, et en même temps, plus il étend sa propre existence ; on voit aussi que plus il met du sien dans ce commerce, plus il est digne de notre reconnaissance et des récompenses de l'universelle justice, parce qu'il augmente par là nos propres richesses et la gloire de son maître, en en manifestant les divines merveilles. En effet, dans l'ordre commun, l'homme intelligent est supérieur à l'homme qui raconte, et l'homme qui agit est supérieur à l'un et à l'autre ; parce que de même que le principe des choses serait comme nul pour nous, s'il ne les eut transformés en œuvres, de même, l'homme n'est pas un être complet, s'il ne porte pas le développement et l'usage de ses facultés jusqu'à l'action.

Il nous est dit dans l'Apocalypse 13, 8 et 9 : *La bête sera adorée par tous ceux qui habitent la terre, et dont les noms ne sont point dans le livre de vie de l'agneau qui a été immolé dès le commencement du monde. Que celui-là entende qui a des oreilles.*

C'est ici que l'homme apprend par où il doit commencer pour porter le développement de sa prière et l'usage de ses facultés jusqu'à l'action ; s'il veut que son édifice ne soit point fondé sur le sable, il doit réfléchir que l'œuvre particulière de l'homme est une imitation de

l'œuvre générale ; qu'ainsi il n'obtiendra pas le but de ses œuvres s'il ne commence par répéter en lui l'immolation de l'agneau, parce que l'œuvre particulière de l'homme doit aussi lui enfanter un monde, c'est-à-dire une universelle opération spirituelle affranchie de toute opération terrestre de volonté humaine, et que, par conséquent, l'agneau doit être aussi immolé en lui dès le commencement de ce monde particulier qui doit être pour lui une œuvre complète ; mais comme nulle immolation particulière ne peut se faire en lui que par son union à l'immolation de l'agneau universel, il apprend là le seul moyen qu'il ait de s'inscrire à la fois, et dans son propre livre de la vie, et dans le livre de vie par excellence : c'est-à-dire à quelle condition il se peut préserver de l'adoration de la bête, car tout ce qui ne tient pas à ces deux livres de vie, tient à la bête. Voilà je crois de quelle oreille on doit entendre ce passage. Notre corps animal n'est pas la bête, quoiqu'il y soit lié; aussi devrions-nous nous promettre de ne jamais rien accorder à cet animal si voisin de la bête, que nous n'eussions auparavant et à chaque fois obtenu et senti la nourriture de notre esprit.

Dieu suprême ! Il n'y a que toi qui puisses te servir de prière à toi-même, et ce n'est qu'en te rencontrant toi-même dans notre prière que tu peux te payer et être content. Mais aussi, ce n'est que quand tu t'es ainsi rencontré toi-même en nous, que nous pouvons nous croire régénérés et prononcer avec transport et une joyeuse confiance : *Consummatum est.*

Mais ces joies sont encore bien loin d'être permises à l'homme ; il faut auparavant qu'il les gagne par les sueurs continuelles de son sang et de son esprit. Il faut d'abord qu'il souffre pour ses propres péchés ; il faut qu'il entende en soi la voix redoutable de ses péchés, voix mille fois plus effrayante que celle de tous les maux de la terre ; il faut qu'il sente l'horreur d'avoir pu scandaliser l'Être saint et juste par excellence, et qu'il se souvienne de ce que dit l'Écriture : *malheur à celui qui aura scandalisé le moindre de ses petits.* Par conséquent, quel malheur pour celui qui a scandalisé le plus grand de tous ! Il faut qu'il se fasse circoncire dans toutes les parties de son être, et qu'il souffre comme les Sichimites les suites douloureuses de l'opération pendant plusieurs jours ; il faut qu'il mesure la miséricordieuse justice de ce Dieu outragé qui, malgré que nous l'ayons scandalisé jusque dans son centre divin,

ne nous punit, ou plutôt ne cherche à nous corriger que par des tribulations terrestres et des afflictions corporelles, toutes choses que nous ne devrions pas regarder comme des afflictions, puisque la privation de tout ce qui tient au temps, et puisque la mort elle-même sont tellement inévitables, que ce n'est point à toutes ces choses-là que la sagesse pense lorsqu'elle nous recommande de faire pénitence ; bien moins encore est-il question des afflictions humaines qu'une apparente injustice peut attirer sur nous : car lorsque les afflictions nous arrivent, et que nous serions tentés de dire que nous ne les avons pas méritées, songeons que Dieu pourrait nous dire : quand vous m'avez blessé dans mon amour par votre insouciance, dans ma vérité par vos mensonges, dans ma sainteté par vos souillures, avais-je mérité tous ces outrages ? Et cependant je les ai soufferts et je les souffre tous les jours ; il faut que, quand il aura ainsi senti la douleur pour ses propres péchés, il s'ouvre aux douleurs que le réparateur a supportées et qu'il supporte sans cesse pour les péchés des autres hommes ; il faut qu'en se présentant pour entrer au service de ce bon maître, il se livre avec zèle et ardeur à partager ses fatigues et ses souffrances ; il faut qu'il sente que ce maître incompréhensible dans son amour, est mille fois plus affligé des maux terrestres et spirituels que les hommes se font entre eux, qu'ils ne peuvent jamais l'être eux-mêmes ; il faut qu'il s'afflige avec lui, qu'il souffre pour le soulager, si cela se peut, qu'il aperçoive que ce maître divin est consolé en partie de ses souffrances par les triomphes que l'éternelle justice ne peut manquer de remporter et qu'elle remporte en effet tous les jours ; mais que la vraie manière de servir ce bon maître, ce serait de travailler à le consoler dans son amour, en cherchant à lui ouvrir les cœurs de ceux qu'il a bien voulu nommer ses frères : car il n'a que la soif des âmes, et c'est de cette soif-là que nous devons travailler sans cesse à nous remplir, si nous voulons devenir ses frères et ses coopérateurs. Il faut qu'il sente que toutes les abominations, erreurs et illusions auxquelles les hommes se sont livrés, se livrent et se livreront jusqu'à la fin des temps, sont autant d'épines et de poignards qui déchirent le cœur de ce bon maître, et qu'en entrant à son service, tel est le traitement qu'il doit attendre, et le pain quotidien qu'il doit manger. Car il ne peut ouvrir les yeux sur aucun objet de la nature, sur aucun homme, et

encore moins sur aucune femme, qu'il ne rencontre un sujet de douleur et d'affliction spirituelle dont le cœur de notre maître est bourrelé depuis le commencement des siècles : telle est la vie du véritable disciple de ce véritable maître, et telle est la véritable prière.

J'ai dit plus haut que nous devrions demander que Dieu et la prière se priassent eux-mêmes en nous. J'aurais pu ajouter que, puisqu'il nous est dit que quelque chose que nous demandions au Père en son nom, nous l'obtiendrions, il faudrait que nous eussions l'industrielle foi de le demander lui-même en son nom, afin qu'il ne pût pas se refuser à notre prière. L'Écriture nous dit que le Saint-Esprit prie sans cesse en nous par des gémissements ineffables. Si cela est, nous n'aurions donc autre chose à faire que de ne pas empêcher ce Dieu lui-même de se prier ainsi en nous : car, s'il se priait partout en nous et dans toutes les facultés de son être, nous serions alors le véritable *rien* que nous devons être à son égard, et nous ne ferions qu'entendre continuellement les diverses et divines prières qu'il ferait en nous et pour nous, et nous n'en serions que l'objet, que les témoins et les signes vivants pour en instruire les régions externes. Voilà le véritable abandon : voilà cet état où notre être est continuellement et secrètement amené de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière, et si on ose le dire, du néant à l'être ; passage qui nous remplit d'admiration, non seulement par sa douceur, mais bien plus encore parce que cette œuvre reste dans la main divine qui l'opère, et qu'heureusement pour nous, elle nous est incompréhensible, comme toutes les générations dans toutes les classes le sont aux êtres qui en sont les agents et les organes : oui, le bonheur de cette ignorance en nous est tel que s'il était possible qu'on nous offrît la connaissance et la clef de notre génération divine, nous aurions grand tort de ne pas la refuser. Car si cet être est tout, où pourrait-il aller pour se corrompre ? Où pourrait-il aller qu'il ne se rencontrât lui-même, c'est-à-dire qu'il ne rencontrât la vérité et la perfection ! Quant à sa propre génération éternelle et divine, ne croyons pas jamais atteindre à la connaître en réalité effective, quelques sublimes idées que les profondeurs de la sagesse puissent nous en donner. Car il y a un magisme universel sur toutes les générations, elles le sentent toutes, et ne se comprennent pas. Je ne crains pas même d'avancer que

Dieu se ravit perpétuellement dans sa propre génération, mais que s'il la comprenait, elle aurait un commencement, puisque sa pensée serait antérieure à cette génération ; enfin, si l'être connaissait sa propre génération, il n'y aurait plus de magie, et s'il n'y avait plus de magie, nous aurions de la science à la vérité, mais nous n'aurions plus de plaisir.

Quand nous avons le bonheur de parvenir à ce sublime abandon, le Dieu que nous avons obtenu par son nom, selon sa promesse, ce Dieu qui se prie lui-même en nous, selon sa fidélité et son désir universel, ce Dieu qui ne peut plus nous quitter, puisqu'il vient mettre son universalité en nous, ce Dieu, dis-je, ne fait plus de nous que comme l'habitable de ses opérations. Ainsi, avec ce Dieu, nous n'avons plus de souillures à craindre, parce qu'il est la pureté, qu'il la porte partout, et que rien ne le peut tacher ; nous n'avons plus à craindre les attaques de l'ennemi, ni démonial, ni astral, ni terrestre, parce qu'il est la force et la puissance, et que toutes les puissances viennent se briser devant lui ; nous n'avons plus d'inquiétudes à avoir ni pour notre marche, ni pour nos discours, ni pour nos besoins, parce qu'il se trouve lui-même dans toutes ces choses, et qu'il a la plénitude de tous les moyens pour y suffire : ce qui nous peint la force et la vérité des paroles qu'il disait à ses apôtres, en leur recommandant de ne se mettre point en peine des soins de leur vie, etc. comme font les païens.

En effet, si nous avons le bonheur qu'en demandant notre Dieu lui-même par son nom, il vienne s'établir en nous, il ne tardera pas à y opérer un autre prodige qui assurera d'autant plus notre félicité : car si nous voyons que dans Isaïe, Jérémie, Amos et dans d'autres prophètes, il jure par son nom, par sa droite, par son âme, de briser la force du pain, de renverser les villes coupables et de ne plus se souvenir des peuples criminels : combien plus sera-t-il prêt de jurer par son nom, par sa droite, par son âme, de ne plus nous abandonner, de ne plus se séparer de nous, puisqu'il ne le pourrait sans se séparer de lui-même ? Combien plus sera-t-il désireux de jurer toutes ces choses en son nom, par son amour, que de jurer le contraire en son nom, par sa colère ? Or, s'il nous était donné qu'une si éminente faveur nous fût octroyée, qu'elle ne devrait pas être notre espérance et notre sécurité, puisque Dieu, qui défend de

prendre sa parole en vain, ne pourrait sûrement pas prendre en vain lui-même sa propre parole, et qu'alors toutes ses promesses ne pourraient manquer d'avoir leur effet, ni toutes ses miséricordieuses bénédictions de nous suivre et de nous accompagner partout. Souvenons-nous qu'il a donné sa parole au réparateur, et qu'il ne la pourra jamais oublier ; souvenons-nous qu'il a dit que partout où nous serions deux ou trois assemblés en son nom, il serait au milieu de nous. Or, nous pouvons non seulement rassembler notre cœur et notre esprit en son nom, mais y rassembler aussi toutes nos facultés, notre foi, notre justice, notre amour, notre piété, notre dévouement, etc.

Heureux donc l'homme que la Divinité daigne choisir, pour en faire un temple où elle vienne s'invoquer elle-même par son propre nom et y jurer en son propre nom qu'elle veillera sur ce temple, et qu'elle l'emploiera à l'exécution et à l'accomplissement de tous ses desseins ! Il doit s'attendre à des travaux pénibles et à un grand asservissement aux ordres de son maître; mais outre que cette fidélité et cette exactitude sont indispensables, même dans l'ordre humain, combien les douceurs et les récompenses qu'il doit attendre de celui qui l'emploie, ne seront-elles pas au-dessus des services qu'il lui rendra ! Ces douceurs peuvent s'étendre au point que l'homme n'ait plus besoin de demander à ce Dieu de venir l'invoquer en lui dans son propre nom ; mais que ce Dieu d'amour et de désir y vienne de lui-même et sans attendre la supplication de l'homme qui alors n'a d'autres prières à faire que des prières d'actions de grâce et de jubilation. On n'a plus même besoin de lui dire, comme l'Écriture : priez *sans cesse*, car *le toujours* demeure en lui, et n'y peut demeurer sans prier, et sans faire jaillir universellement son éternel désir ; c'est-à-dire sans faire pleuvoir sur nous, et faire couler dans nous des flots de mondes spirituels et des nombres toujours innombrables d'univers divins. Car s'il a dit qu'il voulait être servi en esprit et en vérité, et que c'était ces serviteurs-là qu'il aimait, ne devons-nous pas être plus que sûrs qu'il se servira lui-même en nous en esprit et en vérité, puisqu'il ne peut manquer d'être fidèle à sa propre loi, fondée non seulement sur son invariable exactitude, mais encore plus sur ce qu'il ne peut manquer de s'aimer lui-même et d'agir avec lui-même en esprit et en vérité, conformément à son propre amour.

Mais cette prière qu'il fait en nous est douloureuse, comme celle que nous faisons nous-mêmes, puisqu'il s'agit là d'une renaissance ; ne sentons-nous pas des douleurs au physique dans ceux de nos membres qui sont amputés ? Nous devons en sentir aussi au spirituel quand l'action se développe en nous et se porte à ceux de nos membres spirituels à qui le péché a fait subir l'amputation. Eh bien, le réparateur doit subir de semblables douleurs et de bien plus considérables encore, quand il cherche à s'introduire en nous ! Car nous sommes tous autant de membres de ce grand Être, que nos souillures ont comme retranché de lui, et comme il cherche à s'introduire universellement dans tous ses membres, on doit voir quelle est l'étendue de l'œuvre douloureuse qu'il fait en nous, puisqu'il veut bien y devenir lui-même le fruit de sa propre pénitence ; mais on doit voir aussi quelles doivent être nos espérances, lorsqu'il veut bien venir lui-même faire pénitence en nous, puisqu'il lui doit être impossible de résister et de ne pas se rendre lui-même à sa propre pénitence.

Homme, tu as vu que le réparateur voulait bien venir faire pénitence en nous ; tu vois qu'il cherche à reproduire de nouveau tous nos membres, malgré les douleurs vives que cette œuvre lui occasionne ; tu vois qu'il veut bien devenir le fruit de sa propre pénitence. Ces ineffables et incomparables bienfaits ne suffisent-ils pas pour que tu lui demandes, lorsqu'il t'aura guéri, la grâce d'entrer pour quelque chose dans son affliction, relativement aux souillures et aux ténèbres des autres hommes.

Ce n'est rien encore que d'entrer ainsi dans son affliction et de partager les douleurs que l'humanité aveugle et égarée lui fait souffrir ; il faut que le jugement de l'espèce humaine entre également en nous et nous en fasse sentir toute l'étendue et toute l'horreur. Bien plus, il faut que nous en sentions comme l'exécution pour le général, comme nous le sentons pour l'individu lors de notre pénitence particulière, et lors des douleurs que notre être spirituel éprouve pour régénérer ceux de nos membres qui sont amputés. C'est là ce qui constitue le véritable état prophétique.

Mais cette œuvre est si importante que tu dois te garder de la désirer avant que tes substances soient assez pures et assez fortes pour la supporter : à plus

forte raison cette précaution est-elle indispensable avant que tu demandes au grand Être de se prier lui-même en toi : car il ne peut y avoir de sympathie qu'entre des êtres analogues. Mais aussi, dès que tu veilleras constamment et diligemment sur toi, sois sûr que ce grand Être ne tardera pas à venir se convoquer en toi lui-même à la prière : et ce sera là le signe de ta régénération. Car cette régénération ne peut avoir lieu qu'autant que le cours progressif de toutes les élections et de tous les points de toutes les alliances est accompli en nous, puisque ce n'est qu'alors que la parole éternelle du Père rentre en sa libre opération en nous et se fait entendre à notre esprit avec toutes les douceurs qu'elle engendre.

C'est alors que tu sentiras ce que c'est que la vraie foi qui n'est autre chose que de regarder Dieu comme le propriétaire de la maison que tu lui cèdes par le pacte que lui et toi font ensemble ; que par conséquent, tu dois lui laisser pleine et entière liberté d'user à son gré de tout ce qui compose cette maison ; enfin, que cette vraie foi consiste en ce qu'il n'y ait pas un seul point de toi-même que tu te réserves et où tu conserves la moindre propriété, puisque c'est Dieu-même, sa volonté, son opération, son esprit qui doivent occuper et remplir tous ces points qui te constituent, attendu qu'étant devenus sa propriété, ils ne peuvent plus être la tienne. Tâche surtout de sentir que tu ne peux rien, si *tu ne procèdes*, c'est-à-dire si tu n'es pas continuellement engendré de Dieu, car Dieu ne peut vivre et opérer que dans son propre désir : voilà pourquoi l'homme n'est rien tant qu'il n'est pas universellement la floraison ou l'explication active du désir de Dieu : voilà pourquoi aussi quand il est juste, Dieu même ne lui résiste pas, parce qu'il n'est juste, qu'autant que Dieu habite en lui et le justifie. Mais pour arriver à ce haut terme, il y a un antérieur à passer, c'est celui de l'emploi déterminé de toutes les puissances de notre volonté. Car on sent si bien dans l'œuvre que notre volonté est une puissance que l'on éprouve physiquement, que l'on veut que nous voulions, tant la loi est attachée au jeu des sentiers qu'elle s'est tracés. Aussi devrions-nous prier toujours, ou absorber le temps dans notre prière, si nous voulons rétablir nos analogies avec Celui qui est sans temps ; aussi devrions-nous nous coller inséparablement et sans interruption à ce nom profond qui veut être lié inséparablement à tout, puisque sans

cette source, il ne peut rien y avoir de régulier et de participant à la lumière ; aussi devons-nous faire des efforts constants et perpétuels pour que ce nom radical ne se sépare pas de nous un seul instant, puisque rien dans nos œuvres spirituelles, sociales, intellectuelles, morales, naturelles, corporelles, ne peut être légitime et garanti de nos propres reproches, qu'autant que toutes ces œuvres sont l'effet positif et le résultat même de ce grand nom.

Mais une merveille qu'il ne faut pas dire trop haut, c'est que l'homme prie toujours, lors même qu'il n'en sait rien ; et les prières qu'il fait avec connaissance ne sont que la production de celles qu'il ignore : elles ne sont que l'écoulement de ce fleuve éternel qui s'engendre en lui : elles n'ont pour objet que de vivifier tous ses *membres*, tous ses sentiers et par lui toutes les régions, afin que la vie soit partout.

Cependant, si à cette prière secrète et inconnue, il ne joint pas ses prières actives et volontaires, cette prière secrète ne lui sert de rien, et sa propre paix ou la paix qu'elle engendre, revient sur elle.